

LA FORMATION EN TRADUCTION LITTÉRAIRE : TENDANCES DÉFORMANTES ET DÉPASSEMENT DU SENTIMENT D'INFÉRIORITÉ CHEZ L'APPRENTI-TRADUCTEUR

ILEANA NELI EIBEN¹

ABSTRACT. *The Teaching and Learning of Literary Translation: Distorting Tendencies and Inferiority Feelings in Apprentice Translators.* Through an interdisciplinary approach that borrows elements from the political sciences, psychology and translation studies, this article aims to analyze the literary translator in order to better understand his condition and his future. Based on the notion of "authority" as it is used by Hannah Arendt (1972), we aim to describe the author/translator relationship, the author holding a privileged position, recognized and accepted from the start by the translator who inevitably has a secondary role. We will show that this "authoritarian relationship" creates a feeling of inferiority for the apprentice translator (Adler) which can be manifested in two different ways: he can either consider himself insufficient and be overwhelmed by the feeling of inferiority or seek to compensate this feeling by the tendency to show off. In the first case, he risks falling into the trap of word-for-word translation, while in the second case he will not hesitate to do more than is expected of him, to infiltrate the text and distort it. Thanks to the appropriate guidance from the teacher, he will learn to manage his (un)certainities and to acquire translation skills that allow him to be both free and dutiful in his work, the two major assets of a good translator.

Keywords: *authority, feeling of inferiority, apprentice translator, author, original, literary translation*

¹ **Ileana Neli EIBEN** est maître assistant à l'Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie. Elle enseigne le français dans le cadre du Département des langues et littératures modernes de la Faculté des Lettres, Histoire et Théologie. Ses principales lignes de recherche sont : l'autotraduction, les études québécoises, la littérature migrante et l'écriture féminine. Elle est membre fondateur des associations : Asociația de studii francofone DF et Isttrarom – Translationes et membre de plusieurs organisations : Conseil International d'Études Francophones, l'Association Internationale des Études Québécoises, l'Association d'études canadiennes en Europe Centrale. Elle est rédactrice en chef de la revue *Dialogues francophones*. Elle est auteure de l'ouvrage *Sur une visibilité de l'autotraducteur : Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali* et elle a publié une cinquantaine d'articles et de comptes rendus. Elle a aussi coordonné, seule ou avec d'autres collègues, des volumes collectifs et plusieurs numéros thématiques de revue. E-mail : ileana.eiben@e-uvt.ro

REZUMAT. Predarea și învățarea traducerii literare : tendințe deformante și depășirea sentimentului de inferioritate la traducătorul începător.

Printr-o abordare interdisciplinară, împrumutând elemente din domeniul științelor politice, al psihologiei și al traductologiei, în cadrul acestui articol ne propunem să pornim în căutarea traducătorului literar pentru a-i înțelege mai bine parcursul. În lumina noțiunii de „autoritate”, așa cum apare aceasta la Hannah Arendt (1972), vom aborda relația autor/traducător începător, autorul ocupând o poziție privilegiată, recunoscută și acceptată de la început de traducător, care inevitabil ocupă un loc secundar. Vom arăta că această „relație autoritară” îi creează traducătorului începător un sentiment de inferioritate (Adler) care se poate manifesta în două moduri diferite: traducătorul fie se poate considera lipsit de importanță, lăsându-se copleșit de sentimentul de inferioritate, fie va căuta să compenseze acest sentiment prin tendința de a ieși în evidență. În prima situație, riscă să cadă în capcana fidelității față de cuvinte, iar în cea de-a doua, va face mai mult decât este necesar, intervenind în text și modificându-l. Cu ajutorul îndrumărilor pertinente din partea profesorului, el va învăța să-și gestioneze (in)certitudinile și să dobândească o competență de traducere care să-i permită să fie și liber și conformist în activitatea sa, acestea fiind cele două atuuri ale unui bun traducător (literar).

Cuvinte-cheie: *autoritate, sentiment de inferioritate, traducător începător, autor, original, traducere literară*

Introduction

Dans sa tentative de redéfinir la traduction littéraire, Judith Woodsworth part « du sujet traduisant et de ses rapports avec l'auteur et l'original » (115). Selon elle, cela permettrait d'examiner l'opération traduisante en fonction d'« autres formes de *création* littéraire » (souligné dans le texte) (125). C'est dans cette optique que nous nous intéresserons dans la présente étude à la question du traducteur littéraire et à sa relation avec l'auteur dont il traduit l'œuvre. Pourquoi au traducteur littéraire et non pas au traducteur tout court ? Pour plusieurs raisons dont une nous semble particulièrement pertinente et illustrative pour notre propos. Elle concerne la nature spéciale des rapports que le traducteur littéraire entretient avec l'écrivain. L'auteur qui assume le texte par la signature, fait peser un certain « poids » sur le travail du traducteur. Et ce « poids » est encore plus « pesant » si l'écrivain est célèbre ou vient de remporter un grand prix. En d'autres mots, le texte littéraire, plus que tout autre type de texte, porte la griffe de son créateur et cela influe sur l'activité du traducteur.

En dirigeant notre attention vers l'apprenti-traducteur, nous reconsidérons sa condition par le truchement de la psychologie individuelle et des sciences politiques. À la lumière de la notion d'« autorité » telle qu'elle apparaît chez Hannah Arendt (1972), nous posons qu'entre l'apprenti-traducteur et l'auteur il y a une relation autoritaire qui « ne repose ni sur une raison commune, ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité, et où, tous les deux ont d'avance leur place fixée. » (123). On peut, par conséquent, associer l'auteur à celui qui commande et considérer qu'il occupe une position privilégiée, reconnue et acceptée d'emblée par l'apprenti-traducteur. Celui-ci, se retrouvant dans la position de celui qui obéit, accepte volontairement d'occuper une place secondaire, subordonnée. De plus, l'auteur apparaît comme le « fondateur » de l'original, position qui, une fois posée, demeure immuable et durable, tandis qu'une traduction se doit d'être renouvelée, refaite par le même traduisant ou un autre. Elle est, par la suite, éphémère et fragile. Poussée par une « obéissance volontaire » (Arendt 147), l'apprenti-traducteur s'engage à répéter l'expérience de la fondation vécue par l'auteur de l'original. Le traducteur chevronné, muni d'une véritable compétence de traduction, peut être obéissant tout en gardant sa liberté (140). Il sait déjà qu'un élément de violence² est inhérent à son activité, qu'il doit faire violence au texte source³ pour pouvoir produire un nouveau texte dans une autre langue. Quant à l'apprenti-traducteur, il ne possède qu'une « précompétence en traduction » (Hurtado Albir 33) et, confronté à l'autorité de l'écrivain et de l'original, éprouve un sentiment d'infériorité (Adler) qu'il cherchera à compenser par deux tendances antagoniques : soit il n'a pas le courage de se détacher du TS et il produit un texte calqué sur l'original, soit il pense faire mieux que l'auteur et utilise l'original comme matière première pour une nouvelle création littéraire. Il s'ensuit que traduire un texte littéraire représente un grand défi pour un traducteur expérimenté et une véritable embûche pour l'apprenti-traducteur qui risque de ne pas mener à bien son travail. Par suite, il s'impose que ce dernier acquière une « connaissance experte » (Hurtado Albir 33) qui lui permette de se libérer de son sentiment d'infériorité et d'acquérir la « certitude de son incertitude » (Hewson 26).

² Selon Georges Steiner (1998), le mouvement herméneutique comporte quatre étapes. Il s'ouvre sur un élan de confiance et se poursuit par l'agression. Lors de cette deuxième étape, « compréhension, identification, interprétation constituent un mode d'attaque unifié et inévitable » (405) puisque « tout acte de compréhension doit s'annexer une autre entité » (405). Suivent les phases d'incorporation et de restitution.

³ Dans cette étude nous utiliserons une série de sigles : TS pour texte source, TC pour texte cible, LS pour langue source et LC pour langue cible.

1. L'apprenti-traducteur face à l'auteur et à l'original. Analyse de deux tendances déformantes

Tout traducteur, grâce à la faculté psychique de tendre à un but, se fixe comme objectif l'acte de traduire et se fraye une voie pour atteindre ce but. Tout ce qu'il fait contribue à la réalisation de cet objectif, à savoir obtenir un nouveau texte en LC. Le problème c'est qu'il ne part pas à zéro : il lui revient d'emboîter le pas à quelqu'un d'autre, il bâche sur un texte qu'un autre avait créé avant lui et c'est celui-là qui détient les droits d'auteur. Comme le montre Claude Tatilon, « [i]l est [...] un artiste, mais [...] un artiste de concert qui, jouant la musique d'un autre, et en l'occurrence l'exécutant d'œuvre réclamant du talent et de l'humilité » (117). Par son travail, il rend service à un créateur l'ayant précédé dans le processus de création et qui bénéficie, par conséquent, d'une certaine autorité. Le texte littéraire, reflet d'un nombre de préoccupations esthétiques et formelles, se caractérise par une grande complexité et rend la tâche du traducteur bien difficile. C'est pourquoi l'apprenti-traducteur, confronté à l'autorité (de l'auteur, du donneur d'ordre, du lecteur), à la complexité du texte source et, en même temps, muni d'une « connaissance novice » (Hurtado Albir 33) du processus de traduction, risque d'éprouver un sentiment d'infériorité qui constitue, selon nous, la clé de voûte pour la compréhension de son attitude envers l'original et son auteur. En d'autres mots, le sentiment d'infériorité qu'il éprouve influe sur son activité de traduction et sur les solutions qu'il propose. Faute d'une formation adéquate, celui-ci vacille entre deux tendances symétriquement opposées : il sera tantôt trop servile, tantôt trop libre dans la reformulation du TS en LC.

Le premier cas de figure est celui de l'apprenti-traducteur qui, s'estimant insuffisant, « pas à la hauteur », se laisse accabler par le sentiment d'infériorité qu'il éprouve face à l'écrivain dont il traduit l'œuvre. Il court ainsi le risque de devenir un « mauvais » traducteur puisqu'il ne parvient pas à se libérer de la contrainte exercée sur lui par l'écrivain, le texte et la LS. Pour lui, l'original a un caractère quasiment sacré puisque l'auteur a su faire preuve de prouesses stylistiques dont lui, l'apprenti-traducteur, ne se sentira pas capable en LC. Alors, à l'instar des traducteurs de la Bible qui par peur de ne déformer la parole sainte produisaient des traductions mot à mot, il « colle » au TS sans pouvoir s'en détacher et faire preuve de créativité.

Le deuxième cas de figure est celui de l'apprenti-traducteur qui cherche à compenser le sentiment d'infériorité par la tendance à se faire valoir. La surestimation de soi risque aussi de le transformer en un « mauvais » traducteur qui n'hésitera pas à faire plus qu'on n'attend de lui, à s'infiltrer dans le texte et à le déformer. Muni d'un certain nombre de certitudes, « fier de ses connaissances en langues et de ses prouesses dans la manipulation de dictionnaires bilingues,

[l'apprenti-traducteur] croit avoir compris l'essence même du traduire » (Hewson 24). Or, c'est justement à cause de ses certitudes concernant le faire du traducteur qu'il produira une traduction déformante. En fait, ce qu'il effectue, c'est un « *dépassement de la texture de l'original* » (Berman 40) (souligné dans le texte), tentative interdite et non recommandée puisque « la créativité exigée par la traduction doit se mettre toute entière au service de la ré-écriture de l'original dans l'autre langue, et ne jamais produire une sur-traduction déterminée par la poétique personnelle du traduisant » (40).

Pour illustrer les deux tendances, nous apporterons des exemples tirés des traductions faites par des apprentis-traducteurs d'après des extraits du *Made in Mauritius* d'Amal Sewtohol et aussi du *Tranquille affligé* de Gilles Jobidon. Les deux fragments à traduire ont été proposés aux étudiants pour le concours de traduction Mot à monde⁴, éditions de 2014 et 2020.

Voyons d'abord comment agit l'apprenti-traducteur qui se laisse intimider par « l'autorité » qu'exercent sur lui l'auteur et l'original. En admettant que l'écrivain occupe une position supérieure, celui-ci est accablé par son sentiment d'infériorité et n'a pas le courage⁵ de mobiliser de grandes ressources expressives pour proposer des solutions de traduction créatives. S'y ajoute souvent un manque de formation complémentaire à la littérature et à la stylistique, ce qui rend sa tâche encore plus difficile.

TS : Au début de son ministère, Jacques Trévier est vertigineux, exalté, bienveillant, furieux, dynamique, incandescent. [...] Parle peu. Écoute la peine de vivre que les autres lui confient et qui est elle aussi, bien souvent, la sienne. (54)

TC : La începutul preoției sale, Jaques Trévier este vertiginos, exaltat, binevoitor, furios, dinamic, incandescent. [...] Vorbește puțin. Ascultă suferințele vieții, pe care ceilalți i le mărturisesc și care destul de des, sunt și ale lui.

Rétrotraduction : Au début de son ministère, Jacques Trévier est vertigineux, exalté, bienveillant, furieux, dynamique, incandescent. [...] Il parle peu. Il écoute les souffrances de la vie que les autres lui confient et qui, assez souvent, sont aussi les siennes.

⁴ Des informations sur le concours « Mot à monde » et les extraits à traduire, on en trouve au lien : <https://motamonde.wordpress.com/>.

⁵ Cela rappelle les propos de J-R Ladmiral sur les sourciers qui « semblent faire ce qu'en termes psychanalytiques on appelle une *fixation* sur la littéralité du texte original ; et ils 'obsessionnalisent' (pour ainsi dire) la démarche de la traduction. Dans le même esprit, [...], je dirai qu'ils ont *peur de la liberté*... Sidérés par le texte original d'un chef d'œuvre [...], les voilà qui abdiquent leur liberté créatrice de traducteurs, en se réfugiant dans une servilité sourcière... Comme s'ils étaient tombés en arrêt devant la forme de l'original, ce qui va les empêcher de trouver l'équivalent adéquat en langue-cible » (58) (souligné dans le texte)

Grâce à la rétrotraduction, on observe que le TC suit de près le TS de sorte que la première phrase est complètement calquée sur la phrase française : « vertigineux » est restitué par « vertiginos », « exalté » par « exaltat » et ainsi de suite. L'apprenti-traducteur, sans faire le moindre effort de reformulation, restitue les adjectifs par une série de mots roumains qui ressemblent à leurs équivalents français en vertu de la parenté entre les deux langues, française et roumaine. Face à l'original et à l'écrivain, l'apprenti-traducteur ne peut pas tabler sur un vécu professionnel qui l'aide à manier la LC pour obtenir un texte de la même force expressive. Il n'a pas encore la capacité de faire un effort particulier et vaincre son souci de « reproduire » les voix qui traversent le TS (Hewson 509). Il tombe alors dans le piège de la fidélité aux mots et perd de vue l'ensemble⁶. Il traduit la langue en prenant la traduction pour une opération strictement linguistique. La phrase ci-dessus bien qu'elle soit correctement traduite ne rend pas l'effet de style recherché par l'écrivain. Les adjectifs en roumain n'ont pas la même charge expressive qu'en français. Or, par la traduction « [c]e ne sont donc pas des mots que l'on transpose d'une langue en une autre, mais le sens dont ils sont porteurs. C'est le sens qui est le fondement des équivalences de traduction » (Delisle 5), ce que l'apprenti-traducteur n'avait pas encore compris.

D'autres fois, cette traduction mot à mot peut être assaisonnée d'une déformation du sens et, par suite, compromettre l'intelligibilité du TS (Delisle 65). Ou pire encore, elle peut être même une source fréquente d'erreurs (barbarismes, solécismes, etc.), comme dans l'exemple suivant :

TS : De même que sous ses doigts, l'arithmétique de Bach ressemble. (54)

TC : Pe lângă degetele sale, aritmetica lui Bach seamănă.

Rétrotraduction : Sous ses doigts, l'arithmétique à Bach ressemble.

En suivant de près le TS, l'apprenti-traducteur produit en roumain une structure ambiguë qui pourrait faire l'objet de deux interprétations différentes : d'une part, on pourrait penser à la possession « l'arithmétique de Bach » et, d'autre part, on pourrait interpréter ce segment comme suit : « l'arithmétique ressemble à Bach ». Cette formulation est redevable, entre autres, à un déchiffrement insuffisant et à une compréhension partielle du segment « l'arithmétique de Bach ressemble » dans lequel la structure antéposée « de Bach » renvoie, par métonymie, aux créations du compositeur allemand. Or, l'apprenti-traducteur produit en roumain une phrase dans laquelle l'arithmétique est comparée à

⁶ De la tendance de l'apprenti-traducteur de traduire mot à mot, nous avons aussi discuté dans une étude antérieure (Eiben 2014) lorsque nous avons analysé le travail de traduction effectué en vue de la rédaction des mémoires de fin d'études.

l'agent et non plus au résultat de son activité. De cette opération de traduction mot à mot ne résulte pas une ambiguïté délibérée, ce qui peut être parfois le cas, mais une faute de langue. Pour chasser l'équivoque, il aurait fallu expliciter et restituer « de Bach » par « muzica lui Bach » [« la musique de Bach »].

Il peut arriver aussi que l'apprenti-traducteur, en prenant conscience de son sentiment d'infériorité, cherche à le compenser par la tendance à se faire valoir. S'élève alors en lui l'aspiration à devenir l'égal, voire même le supérieur de l'auteur. À la différence de la première situation, cette fois-ci le poids de la tâche imposée à l'apprenti-traducteur stimule sa création et l'incite à dépasser son état de faiblesse et la source de ce sentiment, à savoir la primauté de l'auteur et de l'original. Il peut même se voir accuser d'infidélité, de déviation par rapport au texte source, à l'intention de l'auteur. C'est le cas de la traduction ci-dessous :

TS : Feisal est entré tout doucement dans la maison en contre-haut du jujubier, puis il en est sorti et m'a jeté une vieille chemise. Il émanait d'elle une odeur de choses indiennes, de poudre de curry, d'oignons et de viande de bœuf — la sueur de Feisal. « Mets cela sur toi. Retourne chez toi, maintenant. » Il avait un ton brusque, avec la peur que ses parents ou les autres habitants de l'enclos — sûrement des oncles — ne s'aperçoivent de ma présence. « Pars, pars », dit-il de nouveau, alors que j'ôtai lentement ma chemise mouillée et que je mettais sur moi cette chemise sale et déchirée.

TC : Feisal a intrat în casă cu pas domol, trecând pe lângă jujubier¹, și a ieșit cu o cămașă învechită pe care mi-a aruncat-o în brațe. Se impregnase în ea un miros greu de tot felul de arome indiene, de praf de curry, de ceapă, de carne de vită, într-un cuvânt, sudoarea lui Feisal. „Îmbrac-o! Întoarce-te acasă, acum!”, zise Feisal pe un ton neliniștit. Îi era teamă că părinții săi, sau ceilalți locuitori dimprejur, mai ales unchii, să nu observe prezența mea. „Pleacă, pleacă!”, mi-a repetat, în timp ce mă dezbrăcam încet de cămașa udă și mă îmbrăcam cu acea cămașă murdară și zdrențăroasă.

1. Arbore sau arbust meridional cu flori dispuse în cime axiale și fructe de un roșu-închis, comestibile, cu un suc foarte dulce.

Rétrotraduction : Feisal est entré dans la maison d'un pas léger, en passant à côté du jujubier¹, et il en est ressorti avec une chemise usée qu'il m'a jetée dans les bras. Elle était imprégnée d'une odeur lourde de toutes sortes d'arômes indiens, de poudre de curry, d'oignon, de bœuf, en un mot, la sueur de Feisal : « Mets-la sur toi ! Rentre à la maison, maintenant ! », dit Feisal d'un ton inquiet. Il avait peur que ses parents, ou les autres habitants des environs, surtout les oncles, n'observent ma présence. « Va-t'en ! Va-t'en ! », m'a-t-il répété, tandis que j'enlevais lentement la chemise toute mouillée et que je mettais l'autre chemise sale et en guenilles.

1. Arbre ou arbuste méridional à fleurs disposées en cimes axiales et aux fruits rouges, comestibles, et au jus très doux.

Un premier indice du désir de l'apprenti-traducteur de se rendre visible et de faire entendre sa voix est la note du traducteur qu'il a insérée pour expliquer le mot « jujubier » alors que cette note n'était pas forcément nécessaire. Comme c'est un texte littéraire, il convient de ne pas prendre le lecteur pour un ignorant et lui fournir des informations comme dans un manuel de biologie.

Un autre indice de la volonté de l'apprenti-traducteur de se substituer à l'auteur est la tentative de faire plus beau que l'auteur en espérant obtenir ainsi un effet plus fort que celui de l'original. Par exemple, le segment « Mets cela sur toi. Retourne chez toi, maintenant. » est restitué par „Îmbraco-o! Întoarce-te acasă, acum!”. Selon une « logique d'embellissement » (Hewson 112), il fait entendre sa voix, une voix plus travaillée, plus recherchée, mais qui n'est pas dans l'esprit du texte. Une solution en conformité avec le registre de langue aurait été « Pune-o pe tine ! Du-te ! ». Cet exemple illustre, une fois de plus, l'intention de l'apprenti-traducteur de se faire valoir en mettant son empreinte sur le nouveau texte, « de subir victorieusement la concurrence » (Adler 46). Dans ce type de traduction que Lance Hewson qualifie d'« ontologique » (110), on remarque l'« irruption d'une voix narrative insolite, marquée par rapport à celle qui est présente dans l'original » (110). Il s'agit d'une tendance déformante puisque le traducteur « étant absent du texte de départ, [...] n'a pas à se trouver visible plus que de raison dans le texte d'arriver » (Tatilon 115). Or, l'apprenti-traducteur, et c'est aussi souvent le cas des professionnels de la traduction, a du mal à accepter sa secondarité. En aspirant à la supériorité, il ne réussit pas à gérer son degré d'implication, de visibilité, dans le texte traduit. En privilégiant « l'écriture au détriment de la réécriture : son objet (avoué ou inconscient) est d'*exister' en tant qu'écrivain* » (Hewson 507) (souligné dans le texte). Le risque est alors d'aboutir à une mauvaise traduction qui, à la différence de la bonne traduction, produit « des lectures divergentes, voire même *anarchiques* » (Hewson 112) (souligné dans le texte).

Des deux cas de figures présentés ci-dessus apparaît clairement que l'apprenti-traducteur se retrouve dans une situation presque sans issue. Sous l'emprise de l'auteur et de l'original, il peut être « inhibé », victime de son sentiment d'infériorité. À l'opposé, l'apprenti-traducteur en faisant concurrence à l'auteur cherche à sortir victorieux et s'insinue plus que de raison dans le texte. Alors une question qui persiste serait s'il peut quand même devenir un bon traducteur. Et si oui, comment ?

2. Enjeux de la formation en traduction littéraire et dépassement du sentiment d'infériorité

Au début de sa formation en traduction, l'apprenti-traducteur possède un certain nombre de certitudes (Hewson 24) et d'incertitudes, ajouterions-nous, qu'il doit apprendre à modérer. Mais quelle que soit sa position initiale, état de certitude naïve ou d'incertitude craintive, il est essentiel que l'apprenti-traducteur comprenne et accepte que ses connaissances en langues sont insuffisantes, que la manipulation de dictionnaires bilingues est utile, mais n'offre pas toujours une équivalence convenable, et que « la traduction standard d'une phrase, bien que correcte, ne rend pas l'effet de style recherché » (Hewson 509). De même, il doit admettre que les erreurs et les maladroites sont inhérentes à son parcours. Lors de cette étape, l'aide de l'enseignant s'avère être très précieuse puisque celui-ci doit veiller « à une prise de conscience des enjeux de la traduction, à une appréciation de l'importance et du rôle de tous les actants engagés dans l'opération traduisante (*lato sensu*), et à une maîtrise, hésitante au début mais montant en puissance, des compétences pertinentes » (Hewson 25). En paraphrasant Jean Delisle on pourrait dire que si traduire un texte littéraire est un art difficile, enseigner la traduction littéraire l'est plus encore (33) puisque cela suppose l'acquisition d'« une certaine dose de *sensibilité artistique* et, [...], la maîtrise du *registre de la langue littéraire* » (36) (souligné dans le texte) en plus du développement de deux compétences (de compréhension et de réexpression), de quatre aptitudes (d'intégration, à dissocier les langues, à appliquer les procédés de traduction, à maîtriser les techniques de rédaction) et tout cela à trois niveaux (des règles d'écriture, de l'interprétation, de la cohérence) (35-36). Tout cela permettra à l'apprenti-traducteur d'être, à la fin de son parcours, conscient tant des certitudes que des incertitudes de l'acte de traduire. Les premières concernent « la nature du traduire et les démarches qui s'imposent » (Hewson 25) alors que les deuxièmes, gagnant en visibilité, se transforment petit à petit « en interrogations fécondes, qui renforcent la vigilance du traducteur et lui permettent de travailler avec davantage d'assurance. » (25).

Pour devenir un bon traducteur littéraire, l'apprenti-traducteur doit cultiver son sentiment de communion humaine⁷ (présent selon Adler dans

⁷ Françoise Wuillmart utilise le terme « empathie » pour définir la relation « qui devrait se créer entre l'écrivain et son re-créateur » (236) (souligné dans le texte). Selon elle, le traducteur doit se soumettre à un processus d'identification avec « la nature profonde de l'auteur et avec le monde mis en scène par lui » (239). De la réussite de cette identification dépendrait la transmission du message en langue cible car « seul ce qui est ressenti, vécu de l'intérieur crée un effet d'authenticité, et le mot, le style, le ton justes viendront alors spontanément » (239) (souligné dans le texte). Dans cette optique, traduire une œuvre littéraire n'est pas imiter, mais

toutes les manifestations de la vie), en ayant la conscience « de ne produire aucun dommage, mais de rendre d'utiles services » (Adler 58). Il doit apprendre à être à la fois libre et obéissant, à atteindre un état d'équilibre entre deux positions extrêmes et qui semblent s'exclure mutuellement. Bien qu'obéissant, il parviendra pourtant à garder sa liberté (Arendt 140), une liberté qui se reflétera dans les solutions créatives qu'il aura trouvées. Il sait que son travail, en dépit d'un certain nombre de solutions se présentant à lui grâce à l'expérience acquise par le passé, suppose aussi une dose de créativité. Les incertitudes du début et aussi celles dont il avait pris conscience en cours de route deviennent « le moteur de son éveil, qui l'encourage dans son désir de produire la meilleure traduction possible » (Hewson 26). Il parvient à moduler son degré d'indépendance par rapport au TS et au vouloir-dire de l'auteur grâce à son aptitude à réexprimer le sens de l'original en LC en exploitant à fonds les ressources du nouvel idiome. Il agira « un peu comme un prince charmant qui vient éveiller la langue-cible comme si c'était une Belle au bois dormant, et fait lever en elle des possibles qui sommeillaient encore dans le jardin intérieur de ses ressources captives... » (Ladmiral 59), ce qui serait l'apanage d'un « grand traducteur cibliste » (59). Il apparaît que la liberté assumée du traducteur favorise la « créativité de réexpression », une créativité qui ne peut être que relative parce que « [l]e talent créateur du traducteur ne se manifeste pas, comme celui de l'écrivain, par l'expression d'une subjectivité dans le discours esthétique. Il prend plutôt la forme d'une sensibilité exacerbée au sens du texte de départ et d'une grande aptitude à réexprimer ce sens dans un autre texte cohérent et de même force expressive ». (Delisle 202-203) Et c'est grâce à cette créativité que le traducteur « demeure toujours le créateur des formules inédites » (Delisle 37) en LC, bien sûr. En agissant de la sorte, l'apprenti-traducteur pourra devenir maître de son travail, accomplir adéquatement les tâches et répondre aux exigences du donneur d'ordre.

Conclusion

En guise de conclusion, nous voulons souligner la nécessité de réévaluer le statut du traducteur littéraire qui développe une relation particulière avec l'écrivain dont il traduit l'œuvre. L'apprenti-traducteur confronté à l'auteur et à l'original, les deux symbolisant l'autorité, soit manifeste une tendance à se faire valoir, soit s'estime insuffisant. Un enseignement adéquat lui permettra de

re-crée, « C'est écorcher vif une entité dans laquelle la forme et le contenu ne font qu'un. C'est lui arracher la peau qui était née de lui, pour lui en faire revêtir une autre qui collera plus ou moins bien. Dans le meilleur des cas et à ce niveau-ci, une bonne traduction sera celle qui masquera le plus habilement la blessure. » (241)

dissocier entre les solutions sémi-automatiques qui se présentent à lui et les choix conscients qu'il est amené à faire. L'analyse attentive des erreurs et des maladresses, mais aussi des trouvailles, sera pour lui « révélatrice des difficultés d'apprentissage de la traduction et [éclairera] en même temps les mécanismes intellectuels en œuvre au moment de l'exploration du sens et de sa reformulation dans une autre langue » (Delisle 99). Après, plus il traduit, plus il s'enrichit de solutions déjà testées qu'il pourra reprendre ultérieurement. Il se forge une « base de données » personnelle qu'il aura toujours à portée de la main de sorte qu'il pourra contrôler un certain nombre de paramètres de l'exercice de réécriture. Pour devenir un bon et véritable traducteur littéraire le grand défi à relever sera de parvenir à marier obéissance et liberté par le développement du « sentiment de communion humaine » (Adler) grâce auquel on peut se mettre au service de l'autrui (ce qu'on attend, en fait, du traducteur) sans produire des dommages (au TS).

BIBLIOGRAPHIE

- Adler, Alfred. *Connaissance de l'homme. Étude de caractérologie individuelle*, traduit de l'allemand par Jacques Marty. Éditions Payot, 1966 [1949].
- Arendt, Hannah. « Qu'est-ce que l'autorité ? ». *La crise de la culture*, traduit de l'anglais par LEVY, Patrick, BRESSELET, Marie-Claude, PONS, Hélène et al.. Gallimard, 1972, pp. 121-185.
- Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Seuil, 1999.
- Delisle, Jean. *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*. Presses de l'Université d'Ottawa, 2003.
- . *L'Enseignement pratique de la traduction*. École des traducteurs et d'interprètes de Beyrouth / Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2005.
- . « La traduction littéraire ou l'art de "faire reflourir les déserts du sens" ». Texte remanié de la conférence inaugurale du 6^e Colloque international des traducteurs, « In "OtherWords": Challenges in Translating Korean Literature », Séoul, Institut coréen de traduction littéraire et l'Université féminine Ewha, les 5-6 décembre 2014. <<https://bit.ly/3clyee5>>
- Eiben, Ileana N. « La relation enseignant/apprenti traducteur dans le processus de formation à la traduction. Étude de cas : les mémoires de fin d'études ». *Translationes*, no 6, 2014, pp. 56-64.
- Hewson, Lance. « L'adaptation larvée : trois cas de figure ». *Palimpsestes*. 16, 2006, pp. 105-116. <<http://bit.ly/2YqcqWx>>
- Hewson, Lance. « Les incertitudes du traduire ». *Méta, Journal des traducteurs / Translator's Journal*, vol. 61, no 1, 2016, pp. 12-28. <<http://bit.ly/3r0Y1MP>>

- Hewson, Lance. « Les paradoxes de la créativité en traduction littéraire ». *Méta, Journal des traducteurs / Translator's Journal*, vol. 62, no 3, 2017, pp. 501-520. <<http://bit.ly/36pj0Rv>>
- Hurtado Albir, Amparo. « Compétence en traduction et formation par compétences ». *TTR*, vol. 21, no 1, 2008, pp. 17-64. <<http://bit.ly/3aiZAPD>>
- Ladmiral, Jean-René. *Sourcier ou cibliste*. Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques », 2014.
- Steiner, Georges. *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat. Albin Michel, [1975], [1992], 1998.
- Tatilon, Claude. « Traduction : une perspective fonctionnaliste ». *La linguistique*, vol. 39, no 1, 2003, pp. 109-118. <<https://bit.ly/39w6hi5>>
- Woodsworth, Judith. « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, no 1, 1988, pp. 115-125. <<http://bit.ly/36nnEzI>>
- Wuilmart, Françoise. « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures ». *Meta*, vol. 35, no 1, 1990, pp. 236-242. <<https://bit.ly/39tU2Ta>>